

K

« Si la boxe n'était pas aussi outrageusement  
vulgaire, elle n'aurait aucun intérêt. »

**Pierce Egan**

## Kadhafi (Mouammar)

« Les sports de combat, comme la boxe et la lutte, sont le signe que l'humanité n'est pas encore dépouillée de toute sauvagerie. Ils disparaîtront lorsque l'homme aura gravi encore quelques échelons dans l'humanité. Les sacrifices humains et les duels au pistolet ont été fréquents à certaines époques de l'humanité. Mais il y a des années que ces pratiques sauvages sont tombées en désuétude. La boxe et la lutte connaîtront le même sort. Actuellement, ce sont les hommes les plus civilisés et les plus raisonnables qui sont en mesure d'éviter la pratique et l'encouragement de cette conduite sauvage. »

Mouammar Kadhafi, *Le Livre vert, Les fondements sociaux de la troisième théorie universelle*, 1979.

## Kallen (Jackie)



« Je n'étais pas beau.  
Ni boxeur, ni chanteur, ni danseur,  
j'étais coincé, alors j'ai pensé  
que je pouvais être écrivain. »

**James Baldwin**

Au départ, Jacqueline Marsha Kaplan dite Jackie Kallen, née dans une famille juive de la petite-bourgeoisie de Detroit, était journaliste sportive... jusqu'à ce qu'elle croise Tommy Hearns dont elle devint l'attachée de presse. Malgré le sexisme ordinaire qui lui interdira souvent l'accès aux vestiaires de ses boxeurs, elle finira par s'occuper des intérêts de deux champions du monde : Bronco McKart et James Toney, et deviendra l'une des premières femmes manager. Blonde, un brushing à la Farrah Fawcett-Major, une quarantaine de dents, rhinoplastie, ongles vernis, juchée sur des *stilettos* Jimmy Choo, elle n'est sans doute pas le portrait-robot du manager, ce qui ne l'a pas empêchée pour autant d'être excellente dans le rôle.

Petite, elle ne se trouvait aucun talent : « Je savais pas chanter, je savais pas danser, je savais pas jouer la comédie, j'ai jamais pu attraper une balle avec une raquette », à neuf ans, elle a eu la polio, ses parents ont divorcé, mais les hommes ne lui faisaient pas peur (« À la maison, même nos chiens étaient des mâles »), elle voulait réussir et elle a réussi. Tous les aléas de l'existence ne lui ont pas été épargnés pour autant : son mari l'a quittée quand elle a eu cinquante ans : « Pour refaire de l'exercice, j'ai pris un petit ami qui avait quinze ans de moins que moi »... Jackie Kallen ou la ménagère juive, la ménopause tombée sur les hanches, devenue cougar à force de drainages lymphatiques ! On lui a posé un stent qu'elle a appelé « Stanley » : « Voilà ce que c'est de ne s'occuper que de ses seins ! » En guise de bonus, elle a été opérée d'un cancer ou deux, mais elle continue à sourire de ses quarante dents même quand on ne lui demande rien, et à respecter ses dix commandements :

Endurcissez-vous  
Dissimulez vos efforts  
Soyez professionnelle  
Posez des questions  
Tenez-vous droite  
Regardez les gens dans les yeux  
Ne riez pas tout le temps  
Souriez souvent  
Ne faites pas de fautes de grammaire, mais dites des gros mots  
Soyez aussi soignée que possible

Elle ne fume pas, elle ne boit pas, elle traite son corps comme on entretient sa bagnole, elle est plutôt moins liftée que Meg Ryan qui a joué son rôle dans le film retraçant sa vie : *Dans les cordes*. Elle est américaine.

## Kangourou



La pauvre bête a été utilisée à de multiples reprises dans des spectacles d'un goût douteux heureusement tombés en désuétude au cours du 20<sup>e</sup> siècle. En 1966, on pourra tout de même apercevoir [Woody Allen](#) boxer le « champion d'Australie mi-lourd » dans un programme de la télévision anglaise (*Les plus grandes stars du cirque européen en direct depuis l'Hippodrome*), si le marsupial est ridicule, Woody Allen l'est encore davantage. En 1978, Daniel Mann réalise *Matilda* (au Canada, *Dans la poche*), reprenant le thème du kangourou-boxeur, le film n'est pas très drôle, le kangourou n'est pas un vrai kangourou et l'on se demande ce qu'Elliott Gould et, surtout, Robert Mitchum peuvent bien foutre là-dedans.

## Kanter (George)

Chevillard, spécialiste de l'import-export de viande ayant dépassé la date de péremption.

Le bestiau le plus fameux dont George Kanter s'est chargé était estampillé « Made in Belgium ». George Kanter a réussi l'exploit de faire disputer un championnat du monde contre Muhammad Ali à Jean-Pierre Coopman (« Mon chef d'œuvre ! »), alors que le boxeur belge était totalement nul.

En un rien de temps et quatre coups de téléphone, Kanter était capable de dégoter n'importe quel boxeur européen pour « sauver » une réunion au fin fond du Nebraska et, à l'inverse, de mettre la main sur n'importe quel boxeur américain pour pallier une défection de dernière minute à Dunkerque. Il fallait juste lui donner quelques détails sur ce que l'on voulait exactement : un grand, un petit, un Blanc, un Noir, un styliste, un battant, le tout étant de ne pas être trop regardant sur sa licence, son palmarès, ses abdominaux ou ses qualités techniques ; les organisateurs avaient souvent une seule exigence : que le type tienne debout suffisamment longtemps pour que la supercherie ne soit pas trop voyante. Le pire étant que, quelquefois, la surprise était au rendez-vous : remplaçant à la dernière minute un boxeur blessé, Jacques Royer battra Ralph « Tiger » Jones, Hocine Kalfi, un poids léger algérien, battra Sandy Saddler et Pierre Langlois enverra Joey Giardello, futur champion du monde, sur le cul avant d'être déclaré vainqueur aux points. Dur en affaires, George Kanter pouvait obtenir des bourses intéressantes pour les boxeurs qu'il représentait, d'autres fois il obligeait les managers à en rabattre : Gil Clancy voulait 20 000 dollars pour qu'un Emile Griffith sur le déclin aille se faire battre par Joël Bonnetaz à Périgueux, il n'en obtiendra que 12 000 ; d'autres fois encore, il pouvait avoir les doigts aussi crochus que le pire des *matchmakers*, il a demandé 2 300 dollars à Kenny Weldon pour qu'il *participe* en poids plume au tournoi bidon mis sur pied par Don King à la fin des années 70.

Dans le milieu de la boxe, George Kanter a laissé le souvenir d'un excentrique sympathique ; vu ses origines, il aurait pu être craché comme un noyau d'olive par les durs de durs ayant fait leurs études en taule, mais il était parfaitement à l'aise, en costume trois pièces de Savile Row, avec les King, Flood et consorts habillés en jean *tye and dye*. Il avait fait ses humanités à Harrow, l'université britannique qui a produit sept premiers ministres, dont Winston Churchill, avant de les compléter par un diplôme de droit des affaires obtenu au Collège Chillon en Suisse. Fils d'un industriel gantier prospère, lorsque George lui fit part de sa décision de s'occuper de boxe et de boxeurs au lieu de prendre sa succession dans la fabrique familiale de Bruxelles, son père fut littéralement horrifié...

– Un snob ! Après tout, un gant est un gant, non ?

## Kearns (Jack « Doc »)

Fils d'un éclaireur du Général Custer, chercheur d'or dans le Klondyke, passeur d'immigrés chinois, emprisonné un an après une bagarre, il est célèbre pour avoir été le manager de Jack Dempsey. Une fois séparé du champion du monde poids lourd, « Doc » s'occupera de Mickey Walker, Benny Leonard, Joey Maxim et Archie Moore.

Mort dans son sommeil le 7 juillet 1963 à Miami.

## **Kefauver (Estes)**

« Le juge Kefauver et sa commission à la con pour virer les gangsters du milieu de la boxe, il regardait pas d'où venait le fric pour que Kennedy soit président. »

**Sonny Liston**

Évidemment Sonny et le Sénateur ne pouvaient pas très bien s'entendre, l'un était noir, l'autre était blanc, l'un ne savait pas même où\* et quand\*\* il était né exactement, l'autre était né le 26 juillet 1903 à Madisonville (Tennessee), l'un ne savait ni lire ni écrire, l'autre était sorti de Yale, sans compter que leurs intérêts n'étaient pas vraiment les mêmes.

Estes Kefauver a été élu au Congrès en 1939 et fait son entrée au Sénat en 1948 ; il perdra les Primaires démocrates contre Adlai Stevenson en 1952 et en 1956, mais il figure sur le ticket présidentiel qui échoue face à Dwight Eisenhower/Richard Nixon en 1956. Estes Kefauver faisait partie de l'aile gauche du parti démocrate : extrêmement libéral pour un politicien du Sud, il était sensible au mouvement des droits civiques, aux questions posées par la délinquance juvénile et très impliqué dans la lutte anti-trusts.

En 1950, il préside un Comité d'enquête (14 villes, 600 témoins) sur le crime organisé qui ruinera la carrière politique du gouverneur du New Jersey (Harold G. Hoffman) et du maire de New York (William O'Dwyer) et révélera à l'opinion publique l'emprise de la Mafia. Les interrogatoires sont retransmis à la télévision, sa courtoisie et son humour rendent Kefauver extrêmement populaire. Le public fait la connaissance de personnages du genre de Frank Costello qui à la question : « Pouvez-vous me citer une chose que vous avez fait pour votre pays ? » répondra : « Payer mes impôts ! », mais la grande vedette des auditions sera Virginia Hill Hauser, la maîtresse de Bugsy Siegel, qui claquera le beignet d'une journaliste et la porte de la salle d'audience en souhaitant à chacun des membres de la commission de se prendre une bombe atomique sur la gueule, avant de s'envoler du pays pour échapper à une accusation de fraude fiscale.

En 1960, après que Frankie Carbo l'aura courtoisement félicité pour sa réélection au Sénat et qu'il eut refusé obstinément de répondre à ses questions, à l'aide, entre autres, du témoignage à charge d'Ike Williams et grâce à la loi anti-trust, Estes Kefauver mettra fin aux agissements de l'IBC.

Grand fumeur, gros buveur, Estes Kefauver mourra dans son sommeil d'une rupture d'anévrisme le 10 août 1963 à Bethesda (Maryland).

\* « Où je suis né, j'sais pas non plus... j'étais pas là, hein ?  
Pine Bluff, Forrest City... où est la différence ? Pine Bluff ou Forrest City,  
des villes qui sont pas des villes... qu'est-ce que ça peut bien vous foutre ? »

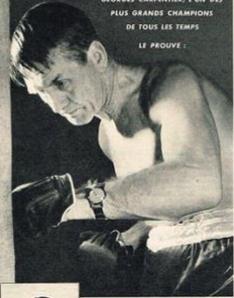
\*\* « Ma mère a toujours dit que j'étais né le 8 mai 1932 parce qu'elle l'avait marqué sur la Bible ou alors en janvier, parce qu'en janvier, ça caille. De toutes les façons, avec tous les gosses qu'elle a eus, j'vois pas bien comment elle s'en souviendrait. La Bible, elle l'a perdue, on l'a jamais retrouvée. C'était gravé sur un arbre... ce qui est con, c'est que l'arbre a été abattu ! »

**Kelton**

KELTON RÉSISTE AUX CHOCS

GEORGES CARPENTIER, L'UN DES PLUS GRANDS CHAMPIONS DE TOUS LES TEMPS

LE PROUVE :



Georges Carpentier, quel exemple pour les jeunes ! Élégant et raide, il continue à pratiquer tous les sports avec ardeur. Comme de nombreux vedettes du sport et des arts, il a naturellement choisi une Kelton qui ne quitte jamais son poignet, même lorsqu'il boxe. Et pourtant Carpentier, croyez-le bien, frappe toujours vite, dur et sec... Mais le tic-tac de sa Kelton continue inlassablement à rythmer le temps avec précision : quelle réminiscence aux chocs ! Plus de 20 millions de personnes ont adopté cette montre et proclamé leur satisfaction. C'est actuellement la plus forte production mondiale de montres : quelle garantie pour vous.

**AUTRES PERFECTIONNEMENTS :**

- ▶ rembobiner inépuisable
- ▶ anti-magnétique
- ▶ anti-rouille
- ▶ spiral compensateur de température
- ▶ verre inépuisable

**Pour hommes et pour dames à partir de 2.750 frs**



**KELTON**  
RÉSISTE AUX CHOCS

Cherchez les bases de distribution et dans les grands magasins, votre garantie totale de fabrication. Catalogue gratuit sur demande à KELTON, 21 Ch. d'Alsace - Paris

## Ketchel (Stanley)



Il a fallu trois ans (1907-1910) à Stanley Ketchel pour passer du statut de *nobody* à celui de légende. Personne, c'est facile, tout le monde y arrive, légende, c'est plus dur... plus facile malgré tout si l'on est mythomane et entouré pour amplifier l'effet « Tartarin » par trois autres mythomanes : Willis Brutt, manager ; Hype Igoe, journaliste, et Wilson Mizner, escroc. Les histoires que Stanley Ketchel racontait étaient soit vraies, soit fausses (de préférence), mais toujours « bodybuildées ». Pour le plaisir d'abord et pour l'histoire ensuite. Le trio Brutt, Igoe, Mizner (pré-ampli - ampli - tuner) était chargé d'en imaginer d'autres, de les amplifier et de les diffuser.

Si, en plus, on se fait tuer à vingt-quatre ans par un type dont la femme aurait eu quelques faiblesses pour vous, c'est gagné pour l'éternité !

Quand il racontait sa vie, Ketchel abusait des clichés dont évidemment elle regorgeait lorsqu'il n'était pas grand-chose... les ours qu'il avait terrassés, les colosses qu'il avait écrabouillés, les dangers qu'il avait traversés, tous les péchés qu'il avait commis, la soif, la faim... quand il était *hobo*, quand il était cow-boy, quand il était trappeur (Jack Kerouac, Buffalo Bill, Davy Crockett), quand il était celui qu'il n'avait jamais été ! La légende qu'il allait être.

Il racontait si bien que tous ceux à qui il a raconté ses exploits hypothétiques y ont assisté et se seraient fait hacher sur place plutôt que d'avouer qu'ils n'y avaient pas assisté (et pour cause). Chacun de nous, dans le fond, aime être trompé, être persuadé de la réalité du rêve ; tout le monde aime ceux qui les font rêver en leur racontant des histoires comme celles racontées pour vous endormir lorsque vous étiez enfant et que vous aviez peur du noir.

L'histoire (la vraie) est plus banale, Stanley Ketchel (de son vrai nom Stanislas Kiecal) est né le 14 septembre 1886, son père est russe, sa mère est polonaise (14 ans à sa naissance). Il était blond, il avait les yeux bleus, il mesurait un mètre 75 ; il a été champion du monde des poids moyens à 21 ans, il l'était encore lorsqu'il a été tué.

Bagarreur compulsif, il pétaradait sur les rings et les rades comme une moissonneuse-batteuse emballée ; phénomène pharmaceutique, ses plaies se refermaient au bordel à peine les « infirmières » les avaient-elles baisées ; cœur d'artichaut, queutard prodige ; adepte des philtres médiévaux, il faisait la sieste étendu sur un brancard, ses deux poings plongés dans un seau de pisse d'âne. Il aimait les femmes, les sapes, la musique triste, les flingues, les bagnoles et les bonbons. Le champagne, un peu, et l'opium davantage.

Sur le ring, il était féroce à faire voler la résine du tapis. Le même genre de style que celui de Jack Dempsey ou de Roberto Duran (en moins technique)... le type en face, je vais le bouffer tout cru, l'éborgner, l'étripper, je vais lui briser les os, les mastiquer et les recracher, si je peux le tuer, je le tue ! Dans la vie de tous les jours, il se trimballait avec un Colt .44 dont il pouvait se servir. Il a tiré, sans doute par erreur, sur son entraîneur, Pete Stone, avant de l'amener à l'hôpital (il conduisait d'une main, de l'autre il lui tapotait la tête pour ne pas qu'il s'évanouisse).

Il a subi sa première défaite des poings de Billy Papke. « L'Éclair de l'Illinois » utilisant pour ce faire une trahison digne des mélodrames du Boulevard du Crime, alors qu'au début du combat Ketchel s'avance pour lui serrer la main, Papke lui balance sans prévenir un doublé gauche-droite dont notre héros ne se remettra pas. Lors du combat revanche, Stanley ira jusqu'au bout du sadisme dont il était capable, il prolongera le martyre du natif de Spring Valley pendant onze rounds avant de le laisser pour mort.

Stanley quittera ensuite San Francisco pour New York où il mènera la vie la plus dissolue possible... bordels, tapis et tripots !

Ketchel a tout nettoyé chez les poids moyens, alors il s'en va faire un petit tour chez les poids lourds et pour que la légende puisse être considérée comme légendaire, il défie Jack Johnson. Combat ou exhibition, les choses ne sont pas claires, les partisans de Johnson parlent d'une exhibition qui aurait mal tourné, les deux parties se seraient entendues pour que le film de l'événement dure assez longtemps pour être vendable et Ketchel aurait voulu y mettre fin par trahison (Papke lui avait donné des idées). La différence de poids entre les deux hommes est elle aussi sujette à caution, les fans de Ketchel disent que leur idole pesait 160 livres, les « objectifs » 170, la balance « officielle » indiquait 180  $\frac{1}{4}$ . Officiellement toujours, Johnson pesait 205  $\frac{1}{2}$ , les fans de Ketchel disent 210 ou même 220 pour les plus lyriques. Ce qui est sûr, c'est qu'il y avait une différence et qu'elle n'était pas négligeable.

Le film du combat montre assez clairement un Johnson rigolard soutenant Stanley Ketchel à plusieurs reprises, on a même nettement l'impression que le Noir joue à la poupée avec une marionnette blanche dont les fils ont été coupés. Au douzième, Ketchel cueille Johnson à la mâchoire, à peine relevé – vexé sans doute – le Géant de Galveston assomme Ketchel pour bien plus que le compte. S'il faut en croire la légende (de l'un comme de l'autre), on aurait retrouvé les dents de Ketchel incrustées un peu partout dans les gants de Johnson.

Un an plus tard, une balle dans le poumon, il était mort.

Lorsque Bill Mizner l'apprendra, il aura le bon mot qu'il faut pour que la légende perdure : « Dites-leur de compter jusqu'à 10, il va se relever à 9 ! »

Dans la culture populaire, son assassinat est à situer entre celui de Billy le Kid et celui d'Abraham Lincoln.

## Khaloufi (Rabah)



C'était la [vedette](#) du club où je me suis entraîné quelques années : le Club athlétique municipal (ex-Girondins de Bordeaux, ex-Boxing Club bordelais). Il a disputé 310 combats, il en a remporté 285, il n'a jamais été mis K.-O. Il était né en 1943 à Oulet Fayed, un bled de 2 000 âmes au sud-ouest d'Alger ; après s'être fait naturaliser français en 1966, contre l'avis de ses parents, il a été huit fois champion de France, poids mouche. Il a été finaliste d'un championnat d'Europe et d'un championnat du monde, il a représenté trois fois la France aux Jeux olympiques. Il n'est jamais passé professionnel, mais il touchait pas mal d'argent en amateur, à la fin des années 70, il pouvait demander jusqu'à 1 500 francs (en liquide) pour un combat.

Autant que je me souviens et, comme en cinq ou six ans nous ne nous sommes jamais réellement parlé, je peux me tromper, il était d'une famille très nombreuse (j'ai connu l'un de ses frères qui achetait et vendait des cartes postales et qui louchait énormément) ; comme moi, il a grandi à Mériadeck, le quartier des puces et celui des putes. Il n'avait pas beaucoup d'estime pour son père, mais beaucoup de respect pour sa mère. Avant d'être employé municipal, il avait été boulanger ; il était marié avec Anne-Marie qui était blonde, calme, discrète et travaillait chez Marie Brizard ; ils avaient deux filles dont une a été conseillère municipale du bled (Saint-Caprais) où il s'était fait construire une maison. Dans la vie, il était infatigable (surtout à la pala), il voulait toujours gagner même s'il ne savait pas très bien jouer (au foot, par exemple), en revanche, il savait danser (plutôt bien). Sur le ring, il était malin comme un singe, il adorait marcher sur les pieds de ses adversaires pour les déconcentrer, il avait fait un peu de lutte pour perfectionner sa technique au corps à corps ; à l'entraînement, vu son poids, il était obligé de boxer trois fois par semaine avec des types qui faisaient dix ou vingt kilos de plus que lui, mais qui, heureusement, n'étaient pas souvent à sa hauteur (un mètre 57... et demi, précisait-il). Toujours prêt au repli, il ne frappait pas vraiment, mais il encaissait très (trop ?) bien. Personnellement, je ne me souviens pas l'avoir touché (peut-être quatre ou cinq fois quand même).

Je crois qu'il avait compris que je n'étais pas vraiment motivé ou, plutôt, que je n'avais pas un tempérament assez assuré pour aller jusqu'au bout de ce que je valais, sans compter que j'étais déjà beaucoup trop vieux pour envisager une quelconque carrière. Il se méfiait un peu de qui j'étais depuis qu'il avait su que j'étais plus ou moins manœuvre alors que j'avais un vague diplôme universitaire ; c'était le genre de choses qu'il ne pouvait imaginer ou, plutôt, qu'il trouvait parfaitement inacceptable, s'il avait eu ce genre de chance, il ne l'aurait pas laissée passer. À ses yeux, j'étais un « touriste », peut-être même un espion, ce en quoi, là non plus, il n'était pas loin d'avoir raison.

Dans *Lève ton gauche!* (Ramsay, 1984) on peut le reconnaître sous le « pseudo » assez transparent de Rachid : « Il faisait rêver tout le monde dans les douches avec Angkor et les Russes qui ont 300 combats. Il portait toujours les survêtements de l'équipe de France impeccablement repassés, toujours bronzé aussi. Classique, mais il fallait le faire, un mètre cinquante-cinq, cinquante et un kilos, quatorze ans en 1960, ce n'était pas pour rien qu'il était la vedette et qu'ils l'admiraient,

à sa place, ils auraient moisi à Gradignan ou à Charles-Perrens. Et tout ce qu'il ne disait pas et tout ce dont il avait honte. Jamais un mot sur ça mais il n'oubliait pas, c'était dans un coin, ça ne demandait qu'à surgir. *Zid ! Zid !* tant qu'il était en haut, c'était en équilibre, suspendu. »

Après avoir raccroché les gants, il a reporté ses espoirs sur deux jeunes « beurs » (comme on disait à l'époque de Touche pas à mon pote) de la cité du Grand-Parc, ils l'ont déçu en n'allant pas au bout de leurs dons et humilié sans doute dans la mesure où ils ont réussi sans lui et *ailleurs* mieux encore qu'ils ne l'auraient fait entre douze cordes. Par un hasard étrange (je ne vais presque jamais voir de combats et il ne revenait pas souvent en France), j'ai rencontré l'un des deux, Fisel Hamani, lors de la rencontre Anacleit Wamba/Akim Tafer à Levallois-Perret, en 1993. Fisel habitait New York et il était marié à une Américaine blonde qui me dépassait d'une tête, on avait parlé un peu de tout et de rien dans le hall du Palais Marcel Cerdan, il m'avait confié qu'il n'avait pas bien compris ce qui se passait à cette période de sa vie, qu'en tous les cas il n'avait pas imaginé les espoirs mis en lui ni su s'il aurait pu les réaliser. Il ne le saurait jamais, je l'ai « rassuré » du mieux que j'ai pu en lui disant qu'il valait peut-être mieux pas... je me souvenais que pour ses quatorze ans Rabah lui avait offert un vélo. Son frère (dont j'ai oublié le prénom) travaillait pour Paco Rabanne.

Vingt ans après, j'ai déjeuné avec Rabah dans des circonstances elles aussi bizarres, comme deux camarades de régiment (j'avais quitté la caserne bien avant lui), nous n'avions pas grand-chose à nous dire.

J'avais de ses nouvelles, de temps en temps, par un copain (Laghdar Belaïd), et elles n'étaient pas bonnes.

Rabah Khaloufi est mort le 19 mai 2014 des suites de la maladie d'Alzheimer.

### ***Killer's Instinct***

[...] **il** y a deux espèces de gens : ceux que l'on peut battre et ceux que l'on ne peut pas battre, et ceux que l'on ne peut pas battre, ce n'est pas qu'ils sont plus forts ou mieux entraînés, mais qu'ils sont prêts à tuer. C'est cela le secret, le seul. »

**Emmanuel Carrère**

### **King (Carl)**

**Carl** est né le 18 février 1957 à Cleveland, il a perdu son père à quatre ans, « Don » l'a adopté après avoir épousé sa mère, Henrietta. Carl est aussi l'associé de son beau-père puisque, dans le but d'éviter les conflits d'intérêt possibles, il est interdit à la même personne d'être le manager d'un boxeur et le promoteur de ses combats, Carl s'est donc dévoué pour être le manager des boxeurs (Michael Dokes, Julian Jackson, Saoul Mamby, Byron Mitchell, Azumah Nelson, Leon Spinks, Tim Witherspoon, etc.) dont son beau-père assurait la promotion. Avant de tomber dans le crack puis de se recycler en *life coach* ; sa sœur Deborah se chargeait du secrétariat de sa société, Monarch Boxing.

Sur sa fiche LinkedIn, Carl King assure s'intéresser au « bien-être des animaux », à la « lutte contre la pauvreté » et aux « droits civiques et à l'action sociale », ce dont il est difficile de douter.

### **King (Don)**



© Larry Fink

« Du mauvais Genet »  
**Hunter Thompson**

Don King est sûrement le personnage le plus controversé de la boxe. Lorsqu'il faut rendre évident au public les errements de celle-ci, après en avoir vanté au préalable les mérites, le journaliste ressortent le flamboyant promoteur de la boîte dont il est toujours prêt à sortir pour se faire traiter d'infâme salopard ou de génie. Don King a compris le principe qui régit le spectacle : peu importe ce que l'on dit à votre propos, l'important c'est que l'on parle de vous. Et Don King ne manque pas une occasion de parader sous les flashs dans des tenues invraisemblables : en smoking de satin blanc, couvert de pierreries, en smoking canadien rehaussé de peinture rupestre, en manteau de vision d'élevage, la chevelure dressée sur le crâne comme s'il venait de se prendre les doigts dans une prise de courant, ou de dégoîser devant les micros qu'il est l'enfant d'Abraham Lincoln et de Mère Teresa et que tous ceux qui prétendent le contraire sont des fils de pute et d'abominable raciste.

Don King est né le 20 août 1931 à Cleveland dans une famille de sept enfants, son père travaillait dans une minoterie, la famille King ne roulait pas sur l'or et, pour financer ses études (son père était mort alors qu'il n'avait que 9 ans), Don sera successivement cireur de chaussures, barman et foyeur. Comprendant qu'il y avait davantage d'argent à se faire dans des secteurs plus porteurs que la cordonnerie, la restauration rapide ou les pompes funèbres et que les études étaient du temps perdu pour un type dans son genre, il s'acquitte avec un nommé Daniel Boone qui s'occupe de loterie clandestine. Quelques années plus tard, King est associé avec Boone et trois autres gangsters, il encaisse plus de 15 000 dollars de paris par jour, conduit une Cadillac décapotable, fume des havanes gros comme l'avant-bras et se trimbale en permanence avec un .357 Magnum dans la ceinture (il trouve qu'un garde du corps fait mauvais genre) et 2 000 dollars en liquide dans la poche. La journée, il travaille ; le soir, il fréquente le club : le New Corner Tavern, le Seventy-Eight, le Cedar où se produit son meilleur ami : Lloyd Price ; le dimanche, il va à l'église.

En décembre 1954, il descend un certain Hillary Brown qui essayait de cambrioler l'une de ses maisons de jeu de son secteur. Il sera acquitté pour légitime défense.

Entre-temps, il s'est marié avec Luvenia Mitchell et a adopté son fils, Eric. En 1957, il a des ennuis avec un gangster juif de Detroit, Alex « Shondor » Birn, qui lui demande 1 000 dollars par semaine pour le protéger. Don refuse de payer. Le 20 mai 1957 une bombe explose sous le porche de sa maison de Sutton Road. Il décide alors de coopérer avec la police et de témoigner contre Birn. Par un malencontreux hasard, il prend une balle dans le dos quelque semaine plus tard. Birn sera finalement acquitté (il a acheté un juré) malgré le témoignage de King. Après le procès les choses se gâtent : dans le milieu on n'appelle plus King que « The Mouth », son association avec Boone fait fiasco, sa femme le quitte. King continue toutefois à travailler pour les jeux clandestins, il est arrêté plusieurs fois pour agression et détention de drogue.

Les choses se gâtent vraiment le 20 avril 1966, lorsque King rentre au Manhattan Tap Room. Au comptoir, Sam Garrett s'invite une bière, c'est un pauvre type, tuberculeux, camé jusqu'à la moelle ; on vient de lui enlever un rein ; il pèse tout juste soixante kilos ; c'est une épave inoffensive. Don King n'a pas la réputation d'être physiquement très courageux, mais il pèse plus de cent kilos, il est armé et Garrett a le tort de lui devoir 600 dollars. Les deux hommes s'engueulent, puis sortent sur Cedar Avenue régler leur compte. King frappe Garrett, le pauvre type qui tient debout par miracle s'écroule et King continue à le dérouiller à grands coups de pied dans la gueule en brandissant son flingue. Personne n'intervient. C'est une affaire d'homme.

Bob Tonne et John Horvath, deux policiers en civil, patrouillent en voiture dans le secteur lorsqu'ils aperçoivent la scène. Ils se garent, dégagent et donnent l'ordre à Don de lâcher son arme. King se tourne vers eux, pose son revolver sur le toit d'une voiture et envoie un dernier coup de pied dans la gueule de Garrett. Tonne lui passe les menottes, malgré ses protestations : « C'est pas la peine, j'suis Donald King ! » avant de se pencher sur le corps inanimé de Garrett. Le pauvre type a les yeux fermés, du sang sort de ses oreilles et de sa bouche. Il murmure : « J'te paierai, Don... » ce seront ses dernières paroles. Après cinq jours de coma, il mourra le 25 avril au Lakeside Hospital de Cleveland : fracture du crâne, hémorragie interne.

Les inspecteurs Harry Davidson et Charles Reynolds seront chargés de l'enquête sous l'autorité du lieutenant Carl DeLau qui connaît bien King pour l'avoir employé comme informateur. Don King plaide la légitime défense ; il affirme avoir été menacé puis frappé par Garrett qui a fait mine de prendre quelque chose dans sa poche. Plusieurs témoins affirment le contraire. Don King est inculpé de meurtre au second degré, il est libéré contre une caution de 2 500 dollars, il risque la prison à perpétuité.

En attendant le procès, King reprend ses activités. Les témoins qui, pour la plupart, travaillent dans les jeux clandestins disparaissent à moins qu'ils ne reviennent sur leurs dépositions. Tonne est approché pour modifier son témoignage. Malgré cela, King est condamné par un jury pour meurtre au second degré, mais le juge Hugh Corrigan suspend la sentence et transforme le motif de l'inculpation de meurtre au second degré en homicide involontaire. Il semblerait qu'il ait touché pour cela 6 000 dollars de James Licavoli, *capo* de la mafia de Cleveland. En 1976, pour le service rendu à son « bon ami Don King », Muhammad Ali fera campagne pour l'élection du juge Corrigan à la Cour d'appel, c'est la seule personnalité qui ait pu se vanter d'un tel soutien ; il mourra trois ans plus tard dans son lit. Licavoli mourra en prison à l'âge de 81 ans, il purgeait une peine de dix-sept ans pour meurtre.

King sortira libre de l'Ohio's Marion Correctional Institution le 30 septembre 1971 après avoir passé quatre ans à lire à l'ombre des barreaux : Nietzsche, saint Thomas d'Aquin, Marc Aurèle, Karl Marx et Adolf Hitler. Lorsqu'il évoquera cette époque, il déclarera : « J'suis rentré en prison avec un pistolet à bouchon, j'en suis ressorti avec la bombe atomique ! »

Son ami Lloyd Price le remet sur le rail, il a fait son premier tube à 18 ans ; il a lancé Little Richard ; Elvis Presley a repris ses chansons ; il connaît Muhammad Ali et il a la faiblesse de beaucoup aimer Don King. En juin 1972, King a une idée : organiser une exhibition de Muhammad Ali pour aider un hôpital du ghetto en difficulté. Il appelle Lloyd à son secours, le

chanteur l'aide à monter le coup, l'opération rapporte 81 000 dollars, King clame sur tout le toit que le Forest City Hospital est sauvé de l'eau, mais la direction ne recevra que 17 000 dollars pour le solde de tout compte. Quelques années plus tard l'hôpital sera déclaré en faillite.

Ce sera le début de la carrière de King comme promoteur avec l'emploi de deux techniques dont il deviendra le maître incontesté : le men-songe tonitruant et le vol au vu et au su de tout le monde. Il n'y a aucun doute à cet égard : Don King est un escroc, mais un escroc sympathique, la preuve : tout le monde aime se faire escroquer par Don King.

King est profondément cynique : « Tout ce que vous pouvez entendre sur la boxe, ce sont des men-songs ! » Il n'aime personne : « Les boxeurs sont des enfoirés ! Il faut les baisser si tu veux pas qu'ils te baissent ! » mais il est capable de faire blasphémer un congrès presbytérien jusqu'à ce que les murs de leur Temple s'écroulent. En outre, il a bénéficié d'une situation exceptionnelle : tous les grands boxeurs sont noirs et il est le seul promoteur de la même couleur, King saura se servir de cela comme d'un levier avec lequel il soulèvera la planète de la boxe.

La suite de ses exploits est plus ou moins connue. Le premier boxeur dont il s'occupera comme s'il était son fils, Jeff Merritt, est aujourd'hui SDF, accro au crack et mendie à la porte de l'hôtel de Las Vegas le soir de réunion. King a escroqué Larry Holmes, Saoul Mamby, Tim Witherspoon (dans une note de frais King lui comptera 28 jours d'entraînement à 100 dollars chacun... total : 28 000 dollars !) et quantité d'autres champions de plusieurs millions de dollars. Il fait signer à ses boxeurs des contrats en blanc ou dans une langue qu'ils ne comprennent pas. Arrivé dans la limousine de Frazier pour son combat contre Foreman, il repartira dans celle de « Big George ».

Et, lorsque les choses se gâtent vraiment, Don King sait que les menaces peuvent se révéler efficaces, surtout si elles sont crédibles. « Tu peux appeler un type pour qu'il me flingue dans une heure, mec ! Mais moi, j'appelle un type et t'es flingué dans dix minutes. »

King n'est jamais à court de ressources, il fait preuve d'une imagination diabolique dans un milieu qui en manque cruellement. Et il fallait de l'imagination et un culot monstre pour faire financer « The Rumble in the Jungle », le fameux combat Ali/Foreman au Zaïre, par le Maréchal Mobutu. Dix millions de dollars de garantie ; un stade plein de merde à refaire entièrement ; des lignes de téléphone ruinées ; des liaisons satellite en panne ; la saison de pluie qui menaçait de submerger le ring à chaque instant ; un pays en faillite au bord du chaos ; un dictateur qui, par crainte de se faire assassiner par la foule, préfère regarder le combat à la télévision avec son collègue à l'horreur : Idi Amin Dada ; une place en classe Affaire pour le berger allemand de Foreman ; un Muhammad Ali hors de forme ; un report de dernière minute pour cause de blessure. Toutes les conditions étaient réunies pour que ce projet se termine en catastrophe et... Miracle ! vingt ans après, Ali/Foreman est considéré comme l'un des combats du siècle. La pluie, pour tomber, attendra que le clameur « Ali, boma-yé ! » se soient tués et qu'Ali, contre toute attente, soit déclaré vainqueur, par K.-O. à la 8<sup>e</sup> reprise, d'un Foreman qui mettra dix ans à s'en remettre.

Après cet exploit, King aurait pu devenir le héros de la cause des Noirs, une idole des foules comme Ali, mais au lieu de cela, par goût de l'argent facile, il mit sur pied un combat Muhammad Ali/Chuck Wepner qui n'avait aucun intérêt.

Après avoir échangé avec Ali un chèque de 1 170 000 \$ contre 50 000 \$ en liquide, King escroquera une fortune à Larry Holmes. C'est lui qui organisera le combat Ali/Holmes à propos duquel Sylvester Stallone a déclaré : « C'était comme assister à l'autopsie de quelqu'un qui aurait été encore vivant » ; le combat qu'Ali n'aurait jamais dû faire et où il a laissé sa santé. Rien que pour cela, King aurait mérité de finir sa vie en prison.

Assez curieusement, si l'on excepte Tim Witherspoon, aucun des boxeurs escroqués par King ne le poursuivra – jusqu'au bout – en justice. Peut-être, comme l'on dit, parce que la boxe est la seule jungle où les lions ont peur des rats ou, peut-être aussi, parce que les lions savent qu'ils ne peuvent pas grand-chose face à un rat équipé d'un .357 Magnum et que dans la jungle c'est le genre de calibre qui pullule. À moins que King ne soit le leurre voyant qu'agitent devant

le\$ médiatique\$ de\$ organi\$ation\$ plu\$ di\$crète\$ pour di\$\$uader le\$ journali\$te\$ de tenter de\$ inve\$stigation\$ plu\$ périlleu\$e\$. Quoi qu'il en \$oit, la ju\$stice n'e\$st jamai\$ arrivée à coincer King, même lor\$qu'elle a e\$\$ayé de le faire pour de\$ malver\$ation\$ \$an\$ commune me\$ure avec ce dont il e\$st, à ju\$te titre, \$oupçonné. À chaque foi\$, par miracle ou par une pirouette de dernière minute brillante comme un tour de magie, King a réu\$\$i à \$'en \$ortir.

Évidemment, King a tout de \$uite reniflé en Ty\$on le client idéal ; le problème, pour lui, étant qu'il était \$urveillé de prè\$ par Jacob\$ et Cayton. Sa tactique con\$it\$tera à créer une brèche dan\$ l'entourage du tout jeune champion du monde. Dan\$ un milieu où tou\$ le\$ coup\$ \$ont permi\$, c'e\$st de bonne guerre ; il faut pour que cela réu\$\$i\$\$e de l'intelligence, du culot et de la chance, toute\$ cho\$e\$ dont King n'e\$st pa\$ dépourvu.

Bien au contraire.

## Kitsch

Évidemment, formellement, *kitsch* et boxe sont intimement liés... un peu moins que le catch ou le glam-rock, mais pas loin. Le short, le peignoir, le satin... Nasseem Hamed ! les gants, les tatouages... « Macho » Camacho, Jorge Paez ! les coupes de cheveux à la con, les bottines... « Butterbean » ! les pompons accrochés aux chaussures, l'arbitre... Ben Hur ! Ali Baba ! les masques, les lumières.

TOUT est TROP !

Trop n'est pas assez... mais, en réalité, c'est *ontologiquement* que boxe et *kitsch* sont liés, si l'on est d'accord avec ce qu'Hermann Broch écrit (*Quelques remarques à propos du kitsch*, Allia, 2001) : « Le *kitsch* est le mal en soi à l'intérieur de l'art », on peut avancer que la boxe est le mal en soi à l'intérieur du sport.

D'un autre point de vue, on peut donc dire que le *kitsch* est le fond (de sauce) de l'art comme la boxe est la vérité (vraie) du sport, ce à quoi tous les autres sports tendent (George Foreman).

## Klimax

Règle anciennement pratiquée permettant, lorsque le combat s'éternisait, d'asséner un coup sans que son adversaire se défende. À tour de rôle évidemment, et pour que le système soit tout de même démocratique, celui qui frappait le premier était tiré au sort. Réapparu récemment: sous une forme moderne, le « [slap boxing](#) ».

## Klitschko (Vitali)



## Vitali devant

« En face d'un géant, il faut être à la hauteur »

**Nicolas Dupont-Aignan**

Vitali Volodymyrouytch Klitschko est le frère aîné de Wladimir Volodymyrouytch Klitschko, fils de Wladimir Rodionovich Klitschko et de Nadezhda Ulyanovna, il est né le 19 juillet 1971 à Belovodskoye en République kirghize.

Sa mère était enseignante, son père, colonel dans l'armée de l'air, a été l'un des liquidateurs de la centrale de Tchernobyl, il est mort du cancer en 2011, vingt-cinq ans après la catastrophe.

Lorsque l'on parle des frères Klitschko, il faut changer de paradigmes, on n'est pas dans la science-fiction mais ça y ressemble ; l'une des post-réalités post-soviétiques qu'il faut prendre en compte lorsque l'on traite des Klitschko, c'est d'abord qu'ils se ressemblent tant que l'on peut les confondre comme il est permis de confondre deux Stakhanov bioniques ou deux tanks de l'Armée rouge : même blindage, mêmes pistons, mêmes bielles, mêmes coussinets, mêmes vilebrequins, mêmes chenilles et même puissance de feu. Les deux frères qui, à un moment donné, capitalisaient à tous les deux tous les titres de toutes les fédérations ont, sans nul doute, apporté une autre dimension athlétique au sport, une dimension que l'on peut trouver inquiétante.

Pour ce qui est de Vitali (« Docteur Poing d'acier »), il mesure 2 mètres 01, trois centimètres de plus qu'Ivan « Je-détruis-tout-ce-que-je-touche » Drago et, effectivement, Vitali détruit tout ce qu'il touche.

En amateur, l'aîné des Klitschko a disputé 210 combats et remporté 195 victoires. Il n'empêche qu'en 1996, après un contrôle positif aux stéroïdes-anabolisants, la fédération ukrainienne suspend Vitali deux ans, il n'ira donc pas aux Jeux olympiques d'Atlanta. Le rêve des deux frères : remporter la médaille d'or dans deux catégories différentes (lourds et super-lourds) ne se réalise qu'à moitié, Wladimir, le petit frère, sera champion olympique des super-lourds. Quant à Vitali, il se défaussera sur son médecin qui lui aurait prescrit des stéroïdes dans le but de soigner une *blessure* ; étant donné les pratiques dopantes en vogue de l'autre côté du rideau de fer, même après que ce dernier a été levé, on peut avoir quelques doutes.

En professionnel, Vitali a fait ses débuts dans la même réunion que son frère Wladimir ; il s'empare du titre WBO en 1999 en battant Herbie Hide. Il défend son titre le 1<sup>er</sup> avril 2000 face à Chris Byrd, domine nettement l'Américain jusqu'à ce qu'une *blessure* à l'épaule lui interdise d'aller jusqu'au bout du combat ; après 27 combats tous gagnés avant la limite, Vitali connaît donc sa première défaite ; il sera vengé par son frère Wladimir qui battra Chris Byrd six ans plus tard. Vitali connaîtra une seconde défaite, toujours sur *blessure*, face à Lennox Lewis le 21 juin 2003. Après le retrait de ce dernier qui n'a pas vraiment envie d'accorder une revanche à Klitschko, il s'empare du titre WBC le 24 avril 2004 aux dépens de Corrie Sanders (qui avait battu Wladimir un an plus tôt), le défend victorieusement face à Dany Williams mais, victime de *blessures* à répétition (cheville, dos, genou), il se révèle incapable de rencontrer Hasim Rahman et se retire le 9 novembre 2005. Quatre ans plus tard, il fait son retour, récupère son titre le 11 octobre 2008, le défend victorieusement neuf fois et raccroche les gants une fois pour toutes le 16 décembre 2013.

Vitali ne se retire pas pour acheter un bar ou monter une salle de sport, encore moins pour sombrer dans l'alcoolisme ou soigner ses *blessures*, marié à Natalia Egorova, une ancienne *tenniswoman* de haut niveau avec laquelle il a trois enfants, Vitali Klitschko, titulaire d'un doctorat un peu vaseux, parle quatre langues et se pique de politique. Même s'il n'a pas plus de charisme en tête des manifestations de protestation contre le régime et pour la Révolution orange qu'il n'en avait sur le ring, Vitali qui a toujours soutenu Victor Iouchtchenko a fondé, six ans jour pour jour après avoir été sacré champion du monde WBC, l'Alliance Démocratique Ukrainienne pour la Réforme (acronyme UDAR, coup de poing en ukrainien) dont l'objet principal est la lutte contre la corruption. Élu député le 15 décembre 2012, il est tenté de se porter candidat à la présidence avant d'y renoncer en mars 2014, en revanche, il est élu maire de Kiev le 25 mai de la même année.

On peut toujours attendre que Tyson Fury soit élu maire de Manchester.

## Klitschko (Wladimir)



### Wladimir derrière

« Vitali a la boxe dans le sang, moi, il a fallu que j'apprenne. »

Wladimir Volodymyrouytch Klitschko est le frère cadet de Vitali Volodymyrouytch Klitschko et le fils de Wladimir Rodionovich Klitschko et de Nadezhda Ulyanovna, il est né le 25 mars 1976 à Semeï en république du Kazakhstan.

Sa mère était enseignante, son père, colonel dans l'armée de l'air, a été l'un des liquidateurs de la centrale de Tchernobyl, il est mort du cancer en 2011, vingt-cinq ans après la catastrophe.

Lorsque l'on parle des frères Klitschko, il faut changer de paradigmes, on n'est pas dans la science-fiction mais ça y ressemble ; l'une des post-réalités post-soviétiques qu'il faut prendre en compte lorsque l'on traite des Klitschko, c'est d'abord qu'ils se ressemblent tant que l'on peut les confondre comme il est permis de confondre deux Stakhanov bioniques ou deux tanks de l'Armée rouge : même blindage, mêmes pistons, mêmes bielles, mêmes coussinets, mêmes vilebrequins, mêmes chenilles et même puissance de feu. Les deux frères qui, à un moment donné, capitalisaient à tous les deux tous les titres de toutes les fédérations ont, sans nul doute, apporté une autre dimension athlétique au sport, une dimension que l'on peut trouver inquiétante.

Pour ce qui est de Wladimir (« Docteur marteau-pilon »), il mesure 1 mètre 98, la même taille qu'Ivan « Je-détruis-tout-ce-que-je-touche » Drago et, effectivement, Wladimir détruit tout ce qu'il touche.

En amateur, le cadet des Klitschko a disputé 140 combats, remporté 134 victoires et raflé la médaille d'or des super-lourds aux Jeux olympiques d'Atlanta.

En professionnel, Wladimir a fait ses débuts dans la même réunion que son frère Vitali. Après seize combats gagnés avant la limite, il s'empare du titre WBC le 14 février 1998 à Stuttgart. On peut le créditer du deuxième règne le plus long derrière Joe Louis, Wladimir est resté champion du monde des poids lourds neuf ans, sept mois et une semaine ; il a défendu son titre 19 fois en WBO et 18 fois en IBF, Joe Louis ayant défendu le sien 25 fois et Larry Holmes, 20. Détrôné par Tyson Fury (« Fury n'a rien fait et Klitschko encore moins », Thomas Hauser), il perdra toutes ses ceintures le 28 novembre 2015 et perdra son dernier combat le 29 avril 2017 contre Anthony Joshua en tentant de les récupérer. Il annoncera son intention de raccrocher les gants pour se consacrer à ses œuvres de charité le 3 août de la même année. Wladimir ne passionnait pas davantage les foules d'outre-Atlantique que son frère aîné ; contrairement à Vitali qui avait une mâchoire en acier du Dniepr, Wladimir était plutôt fragile. Avant d'être battu aux points par Tyson Fury, il avait été battu avant la limite par Ross Purity, Lamon Brewster et Corrie Sanders. Pour remédier à ses lacunes défensives, Emanuel Steward avait rendu son style plus ennuyeux encore qu'il ne l'était en le faisant se réfugier derrière son direct du gauche (Wassily possédait une envergure d'envergure : 2 mètres 06) et en provoquant des accrochages perpétuels.

Wladimir a eu un enfant avec Hayden Pannetiere, actrice de série (*Heroes*) égyptienne de Neutrogena, par ailleurs munie d'une poitrine en silicone et décorée d'un tatouage à l'orthographe incertaine.

Les frères Klitschko ont été les précurseurs d'une nouvelle « catégorie » de poids lourds mesurant quasiment tous plus de deux mètres et pesant plus de cent kilos, que l'on pourrait qualifier de « super-lourds ». Évidemment, de tout temps, il y a eu des poids lourds d'un assez beau gabarit : Primo Carnera, « Le Géant de Alpes », culminait à 1 mètre 97 et pesait 120 kilos, « Big » George Foreman mesurait plus de 1 mètre 90, mais ils étaient lents, quelquefois même très lents, ce qui en faisait des proies faciles, des cibles difficiles à rater, sans compter qu'ils avaient une nette tendance à ne pas être toujours très affûtés. Aujourd'hui, ce genre d'athlètes peut être « relativement » rapide, ce qui veut dire très lent pour des boxeurs aussi rapides que Mike Tyson lorsqu'il était rapide. Les amateurs ont pris acte de cette évolution en créant la catégorie des super-lourds (plus de 91 kilos), les professionnels pas encore.